Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 36

Artikel: Le banc aux mioches
Autor: Schirmacher, K.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-198328

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Oh! oui, pour toujours adieu, glacier à face humaine!

Ils ne se revirent plus, et Théophile, pour se consoler, « fit », cette année-là, vingt-deux cols et trente-huit pics. Dès lors, il n'a plus offert à aucune femme sa cabane ni son cœur.

* * *

En revenant, il y a un mois, de la chaîne des Verreaux, Théophile a trouvé chez lui un billet de son cousin Samuel, dit Samin, qui l'invite à passer quelques jours à sa ferme de Praz-Cordzon, non loin des Cornes-de-Cerf. Bien qu'il lui en coûte de rompre avec ses habitudes, Théophile a accepté; aussi bien ne rumine-t-il pour le quart d'heure aucun projet d'ascension.

Mais Samin, lui, qui récolte des simples, et qui marche volontiers, a en tête quelques petites excursions : « Théophile est monté sur le Mont-Blanc et sur le Cervin, mais il ne connaît pas le Jorat; je vais le lui montrer, se dit-il. » Et il se fait d'avance une joie de promener le grand alpiniste à travers les sapinières profondes.

En approchant de Praz-Cordzon, Théophile aperçoit Samin et toute sa famille qui s'en viennent à sa rencontre en lui faisant des signes amicaux

— Eh! adieu, cousin, te voilà pourtant une fois. Merci d'être venu, tu nous fais un grand plaisir à tous, dit Samin.

— Vous ne serez pas aussi bien traité qu'à la ville, ajoute sa femme, mais tout ce qu'on a on vous l'offre de bon cœur.

Et voilà les braves gens de défaire Théophile des bagages qu'il a apportés, de son sac de touriste, de sa corde et de son piolet.

— Que du dianstre veux-tu faire de tout ce commerce? lui demande Samin.

— Je ne sors jamais sans mon attirail de course, mon cher Samin; quand bien même il ne m'est, comme ici, d'aucune utilité. C'est un pli, un tic, si tu veux; mais je suis trop vieux pour m'en défaire.

— Bon, bon, repart philosophiquement Samin, chacun ses habitudes.

Théophile est depuis deux jours chez ses cousins qui le choient de toutes façons. Samin, qui ne démord pas de son projet de lui faire admirer les beautés du Jorat, lui propose pour dimanche une partie de forêt.

— Peuh! mon pauvre Samin, que veux-tu que tes forêts me disent! Si encore il en émergeait quelques sommets!

— Des sommets! nous en avons aussi. Je parie que tu n'es jamais allé à la tour de Gourze, ni à la Tornire, ni à la Montagne du Château, ni au Signal de Manloup, ni à celui de Morrens ou de St-Cierges.

— C'est vrai, je ne connais pas ces hautes montagnes. Mais ça ne dépasse pas huit ou neuf cents mètres et elles n'ont pas un pouce de terrain qui ne soit piétiné cent fois par an. Non, décidément, mon brave Samin, tes sommets ne me tentent pas. Laisse-moi continuer à jouir du charme de ton verger ou bien offre-moi une cime vierge.

— Je te l'offre.

— Tu n'est pas sérieux. En plein Jorat, une cime réellement vierge?

— Tout ce qu'il y a de plus vierge.

— Son nom?

— Elle n'en a pas encore. Je te laisse l'honneur de la baptiser.

— Et où la prends-tu?

— Dans le massif de la Montagne du Château, à deux heures d'ici.

— Et tu m'assures encore que jamais pied humain ne l'a foulée?

— J'en mets ma main au feu.

— Alors, je suis ton homme.

Le dimanche suivant, Théophile et Samin s'engagèrent dans les profondeurs du bois du Grand-Jorat, franchissant les ruisseaux des Liaisettes et de Craivavers, puis les multiples bras de la Bressonnaz naissante. En deux heures, comme l'avait dit le campagnard, ils furent à la montagne du Château, la plus haute sommité du Jorat après le Pèlerin.

A travers les sapins qui la recouvrent, Théophile cherchait en vain du regard le roc inaccessible dont il se promettait la conquête.

— Et ta cime vierge, Samin?

— La voilà droit au-dessus de ta tête.

Et Samin montre à l'alpiniste la cime d'un sapin blanc gigantesque.

— Tu vois, ajoute-t-il en riant, que le tronc est dépouillé de ses branches jusqu'à trente ou quarante pieds de haut et qu'il est trop gros pour qu'on y puisse monter. Il n'y a donc que les corbeaux qui se soient perchés jusqu'ici à son sommet.

Théophile trouva la plaisanterie de si mauvais goût qu'il revint à Praz-Cordzon sans dire mot et qu'il prit congé le soir même de son fumiste de cousin. V. F.

Lo café dè la Seringue, à Dzenèva.

Po clliau que ne cognaissont pas cein que lè que lo café dè la Seringua, vé lo lâo z'esplica.

Eh bin lè on espèce dè restaurant avoué dâi grantè trâblliè et dâi chôlès dè coutè. Dessus lè trâblliès lâi a duè reintzès d'écouallès ein fei bllianc que son liétaïès avoué onna tseinetta po qu'on ne pouéssè pas lè robâ; kâ ia adé pè lo mondo dâi dzeins que quand iè s'einvont dè quoquié pâ, se ne preignont rein, lâo simbllié que l'ont a obllia oquiè.

On ne vo sai quie què dâo café a dou sous la rachon et payï conteint. Quand la pratiqua eintrè, va s'achetâ à la trâbllia et lo maitrè vint avoué onna granta seringue pllienna dè café et dzzeett!... l'einvouyè onna dzicliâïe dè café dein l'écoualla tant que le sâi plleinna, tot ein vouaiteint lo gailla dein lo bllianc dâi ge; et se ne baillè pas dè suite sa pîce dè dix centimes, lo maitrè replliondzè lo beť de sa seringue dein lo câfé et fâ machine ein derrâ et reniccliè la rachon, po passâ à on autro lulu.

Lo pourro diabllio que n'a pas d'ardzeint pâo sè panna lo mor, kâ pas d'ardzeint, pas dè café.

JEAN ET DE LESPAUL.

Le banc aux mioches.

Que le lecteur nous pardonne ce terme d'argot populaire, mais les enfants dont nous allons parler sont bien des « mioches, » petits êtres nés dans les milieux plus ou moins rudes, destinés à une vie de hasards, courant dès leur bas âge des risques auxquels les enfants des classes aisées ne sont point exposés.

Le banc en question se trouve à New-York, à un endroit déterminé, toujours le même, des quais de débarquement pour les émigrés de toute nationalité qui, journellement, viennent se déverser des grands transatlantiques sur la terre hospitalière des Etats-Unis.

C'est un banc en bois, large, carré et très, très usé. Et sur ce banc, on dépose, s'ils ne viennent pas y échouer d'eux-mêmes, les enfants de tous âges ayant fait la longue traversée sans protection aucune, sauf celle que des voyageurs compatissants ont bien voulu leur accorder.

Il y a des milliers d'enfants qui, tous les ans, voyagent ainsi. On les expédie d'Europe, en leur cousant sur leurs vêtements l'adresse à laquelle ils doivent être « livrés, » puis on s'en remet à la grâce de Dieu, à la bonté du prochain pour tout le reste. Les personnes qui font ces « expéditions » de colis vivants sont, dans la plupart des cas, des gens peu aisés, souvent très gênés même, désirant se débarrasser d'une bouche qu'ils ne peuvent nourrir, ou des âmes naïves, croyant fermement que de l'autre côté de l'eau tout est pour le mieux, et que le petit pélerin n'aura qu'à se baisser pour ramasser les tout-puissants dollars.

Ces gens ont des parents aux Etats-Unis, qui sont ou qu'ils croient être dans une situation de fortune meilleure que la leur. Parfois on leur a réclamé l'enfant, et ne pouvant se mettre eux-mêmes en voyage, les voilà qui font le « petit paquet, » bouclent le mioche et l'envoient à destination.

Pendant la traversée, ces enfants voyageurs ne manquent jamais de soins. L'humanité, quand on ne la menace pas dans ses intérêts, est très capable de bons mouvements. Les femmes, les hommes, les marins se groupent autour de ce petit être faible, que sa faiblesse même protège. On le surveille, l'amuse, le distrait, le console, le choye même. Dans cette famille de rencontre, il est souvent plus tendrement aimé et mieux soigné que dans sa famille naturelle.

Mais le voyage touche à son terme, tout le monde s'apprête à quitter le bord; dans la bousculade du débarquement, le mioche est séparé de ses protecteurs attitrés. Il ne sait où aller, personne ne le cherche, ni vient le réclamer, et c'est ainsi qu'il finit par se trouver sur le grand banc en bois, au milieu d'autres mioches qui attendent, comme lui, qu'on ait le temps de s'occuper d'eux.

Les uns, silencieusement, se mettent à pleurer, saisis par le sentiment de leur abandon, d'autres, au contraire, crient à tue-tête, hurlent et se démènent. Il y en a qui, petits humoristes ou philosophes, prennent la chose par le côté plaisant: le nez en l'air, les yeux grands ouverts, ils observent les scènes qui se déroulent autour d'eux. Ce brouhaha leur paraît bien drôle.

Ceux qui pleurent ne restent pas longtemps en détresse. Le département des immigrations a organisé un service régulier pour la réception des enfants venant peupler le fameux banc. A chaque arrivée, deux inspectrices sont là pour s'occuper des petits. Elles consolent, câlinent et s'efforcent surtout de déchiffrer les adresses consues sur les vêtements ou écrites sur des bouts de papier ayant roulé des semaines dans des fonds de poches.

C'est chose difficile! Les expéditeurs, dans la plupart des cas, ne sont pas grands clercs, et chose plus grave encore, les indications sont, bien souvent, absolument insuffisantes et vagues.

Les braves gens se sont figuré que la cité de New-York ressemble à leur village et qu'il suffit de dire: « L'enfant doit être remis à François Martin, celui qui joue si bien du hautbois et qui gagne tant d'argent à l'Orphéon des Joyeux-Compagnons » — pour que François soit tout de suite trouvé. — Il est parfois très difficile de trouver le destinataire; il arrive aussi que celui-ci, loin de se trouver dans une bonne situation, est dans la plus noire misère, et qu'il refuse de s'encombrer encore du mioche qu'on lui destine. Souvent aussi, les destinataires habitent très loin de New-York, à Chicago, à San-Francisco, dans les coins perdus de « l'Ouest sauvage. »

Dans tous les cas, les inspectrices prennent, en attendant, la charge des petits abandonnés et cherchent à les mettre en rapport avec les êtres pouvant leur servir de protecteurs. Le bureau spécial, chargé de ces recherches, ayant à faire des prodiges de sagacité, en est arrivé à résoudre des énigmes paraissant insolubles.

La plupart des enfants sont donc envoyés à destination. Quant aux autres, on les rapatrie sur le premier hateau en partance.

Des milliers d'enfants, nous l'avons déjà dit, passent ainsi tous les ans sur le « banc au mioches, » dans le Barge Office de New-York.

Nous serions reconnaissants à nos lecteurs s'ils voulaient nous renseigner sur l'existence d'un pareil banc et d'un service d'inspection analogue au Hâvre, par exemple, soit pour l'expédition des enfants aux Etats-Unis, soit pour leur arrivée en France.

(*Le Signal*, de Paris.) K. SCHIRMACHER.

La rédaction: L. MONNET et V. FAVRAT.

HOTELS, PENSIONS, RESTAURANTS
LIVRES DE BONS
numérotés et perforés,
PAPIER DE COULEURS DIFFÉRENTES
Papeterie L. MONNET, Lausanne.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.